

KULTUR-TIPPS

Serge Basso de March : Les concombres n'ont jamais lu Nietzsche

(ft) - Après le polar, la pure poésie ou le théâtre, Serge Basso, directeur de la Kulturfabrik et littérateur éclectique, s'essaie donc à l'aphorisme, cet exercice de style un peu négligé dans le grand océan de la poésie contemporaine. Un genre fait pour lui, puisque l'impétrant n'a pas la langue dans sa poche et n'est jamais las de s'en servir. L'opuscule, publié en Belgique aux éditions du Cactus inébranlable, propose donc jeux de mots et réflexions à tire-larigot, dans de courtes phrases indépendantes dont tout

gras a été élagué afin de mieux faire briller le trait d'esprit. En rapprochant les sens, en déconstruisant les clichés, en jouant d'homophonies approximatives et en triturant l'orthographe, Basso s'amuse et amuse son lecteur. Son credo ? « Le faiseur d'aphorismes n'est souvent, devant Dieu, qu'un pécheur à la ligne. » Tout un programme, illustré avec brio par Lefred-Thouron, un des caricaturistes du « Canard enchaîné », et avec des références philosophiques qui en font plus qu'un simple divertissement. « Quand on dit que l'homme a inventé la roue, le paon fait la gueule. » Difficile de faire la gueule en reposant le livre, par contre !

Fred Vargas : Quand sort la recluse

(lc) - Le Vargas nouveau est arrivé ! Les fidèles lectrices et lecteurs se rappelleront que la fin de l'avant-dernier tome, « Temps glaciaires », abandonnait le commissaire Adamsberg dans un petit bled de pêcheurs en Islande dont il avait fait son nouveau domicile. Le neuvième tome de la série qui lui est consacrée va certainement faire plaisir à ses incondtionnels. Même si cette fois, la famille des Adamsbergophiles ne risque pas de s'élargir. Cela est dû à une entrée en matière un peu

fastidieuse où le commissaire expédie la résolution d'un meurtre à la va-vite sans que la véritable intrigue commence. C'est à partir de la centième page que la recluse entre finalement dans la danse. Cette petite araignée venimeuse, la hantise des vacanciers du sud de la France, va être utilisée comme une arme meurtrière - discrète, car une seule morsure ne suffit pas pour tuer un homme ou une femme. De fil en aiguille, Adamsberg va remonter cette affaire abracadabrantesque où - Vargas oblige - toutes les correspondances, même les plus farfelues sont permises. Et en passant, le commissaire rêveur dans les brumes du crime va aussi se débarrasser d'un traumatisme d'enfance. Donc, c'est gagné pour le retour en force d'Adamsberg. C'est juste sur les cent premières pages qu'il ne faut pas perdre son souffle.

Virginie Despentes : Vernon Subutex (tome 3)

(lc) - Attendu en février-mars, le dernier tome de la saga autour de l'ancien disquaire déglingué devenu clodo puis gourou vient enfin d'apparaître dans les bacs des libraires. Alors que le premier tome s'apparentait plutôt à une mise en place des différents protagonistes et narrait la déchéance sociale de l'antihéros, le deuxième allait plus loin pour décrire comment la communauté précaire et isolée qui s'était massée autour de Subutex

tenait de l'illusoire. Avec le dernier tome, c'est carrément l'épiphanie pour la joyeuse bande. Elle a trouvé un mode de vie en organisant des « convergences » - en fait des soirées DJ un peu spéciales où Vernon mixe de la musique avec des vagues subliminales jadis enregistrées par son ami et rock star Alex Bleach, décédé depuis - et comme tout plan qui marche, il se met à foirer. Subutex entame une tournée européenne avec sa nouvelle petite amie et manageuse et tous les autres personnages retournent à leurs oignons, forcés ou non. La force de l'écriture de Despentes transparaît sur toute la longueur de ce troisième tome, qui prend parfois des tournures très inattendues. C'est sûrement aussi le sens de l'observation de l'auteure, qui décrit très précisément et sans équivoque les différents milieux sociaux français et européens, qui assurera à la série « Vernon Subutex » une longue postérité.

KULTUR

Urban art

Musée à ciel ouvert

Luc Caregari

La quatrième édition du Kufa's Urban Art Festival dépasse pour la première fois les frontières de la ville d'Esch pour se manifester un peu dans tout le pays et en Grande Région. Sinon, le festival est surtout une belle occasion de voir le travail des artistes urbains de près.

On connaît le phénomène que nous ont décrit nos connaissances tatouées : dans la plupart des cas, ce n'est pas au premier qu'on s'arrête. Au contraire, une première image est souvent le point de départ d'une œuvre entretenue et poursuivie tout au long de l'existence. Il se pourrait que cette loi qui vaut pour le tissu humain vaille aussi pour le tissu urbain. C'est en tout cas ce qu'on peut conclure de l'expérience eschoise. Commencée en 2014 avec une édition qui se restreignait encore aux murs de l'ancien abattoir devenu Kulturfabrik - et qui de toute façon avait toujours eu des peintures murales connues du public -, le Kufa's Urban Art Festival s'est petit à petit développé et s'est mis à tatouer des murs un peu partout dans la métropole du fer.

Que ce soit sur la façade de l'école du Brill ou sur un local technique sis derrière une petite place adjacente à la rue du Canal, les Eschois ne s'étonnent plus de ces interventions artis-

tiques étonnantes qui se multiplient chaque année.

C'est aussi le cas pour l'édition 2017, qui mettra en œuvre pas moins de 12 interventions urbaines sur le territoire de la ville d'Esch - suivie par les villes de Wiltz, Niederanven, Ettelbruck, les communes françaises de Thil, Villerupt et Longwy, Libramont en Belgique et Trèves en Allemagne. On remarquera l'absence de la capitale luxembourgeoise dans cette liste. Mais peut-être que l'urban art n'est pas assez chic pour la ville de Luxembourg, ou que les propriétaires n'en ont rien à faire.

Esch, ville tatouée

Le tout culminera dans un vrai festival musical et artistique qui aura lieu le 1er juillet sur la place de la Résistance (ou place du Brill) à Esch. Y seront présents des artistes de hip-hop internationaux et locaux castés pour l'occasion par le collectif minnetois De Lâb, des danseurs et danseuses hip-hop, avec en prime des démonstrations de sports urbains, des expositions et plein d'autres activités évoquant le style de vie urbain.

Tout cela peut sembler bien abstrait : c'est pourquoi le woxx a rencontré un des 12 artistes qui embellissent les rues d'Esch-sur-Alzette cette année. Plus précisément Okuda, qui,

Okuda devant son travail
à venir au rond-point
Um Däich à Esch.



PHOTO : WOXX

comme son nom ne l'indique pas, est originaire d'Espagne. Son nom ne vous dit peut-être rien, mais vous avez sûrement déjà vu une de ses nombreuses œuvres parsemées à travers les capitales du monde entier. Vers la mi-juin, il a fini une de ses plus grandes peintures murales dans le 13e arrondissement de Paris : une Joconde de cinquante mètres de haut sur un bâtiment HLM.

Mais avant, il a ferrailé de son pinceau et de ses sprays dans des villes comme New York, Bangkok, Hongkong ou encore Oviedo en Espagne, où il a transformé une ancienne église en skate park. Il est actif sur le terrain depuis 1997 et son CV est donc bien rempli de street art, mais aussi d'expositions « normales » (il a un studio depuis 2009). Il compte parmi sa clientèle des villes, mais aussi des multinationales pour lesquelles il exécute des commandes régulièrement.

On retrouve l'artiste et sa bande attablés à la terrasse d'un petit restaurant portugais, en face du rond-point Um Däich au centre de la ville - c'est sur les piliers du viaduc ferroviaire qui passe au-dessus de nos têtes et sur les murs d'un local technique sis de l'autre côté du rond-point qu'Okuda laisse sa créativité s'épancher.

« Je ne me rappelle plus très bien si ce sont les organisateurs qui m'ont

proposé cet endroit, ou si moi je l'ai choisi entre différentes possibilités », déclare-t-il. En tout cas, pour lui, c'est un endroit idéal, et il s'y sent déjà à l'aise, même s'il n'est arrivé qu'il y a 24 heures et qu'il partira dans deux jours rejoindre sa prochaine destination artistique. « J'ai déjà pu visiter une exposition avec différents artistes du coin (« Beautiful Decay » à Bettembourg, ndr) et tout ce que j'ai vu m'a bien plu. L'endroit ici est un peu spécial par rapport à ceux où je travaille habituellement. Normalement, je préfère travailler en hauteur, pour faire des choses qu'on voit de loin. Mais je comprends que dans ce petit village on n'ait pas trop de bâtiments qui partent en hauteur. »

Du fluo pour le rond-point

Quant aux peintures murales qu'il compte laisser dans la deuxième ville du pays, il s'est mis en tête de faire briller des portraits de personnes réfugiées sur les murs. Son inspiration n'est pourtant pas uniquement politique : « Je ne dirai jamais de moi que je suis un artiste engagé. La politique, en général, je m'en fous un peu. Certes, parfois des motifs politiques apparaissent dans mon art, mais c'est uniquement quand je sens que ça colle avec l'environnement.

Moi, ce qui m'importe le plus, c'est de pouvoir laisser libre cours à mon art et à mon imagination. »

C'est aussi une des raisons pour lesquelles Okuda n'est pas - comme nombre de ses acolytes - quelqu'un qui se tient à cent pour cent aux propositions qu'il fait : « Certes, je fais des croquis et des plans sur ordinateur. Mais une fois que j'ai commencé, je veux pouvoir garder ma liberté de travailler. C'est pourquoi, souvent, les plans changent profondément au cours de mon travail. »

Sa patte est le recours systématique à des couleurs très fluorescentes. Et une distribution de ces couleurs selon des motifs géométriques qui composent alors les figures qui vivent dans ses tableaux. Cela rappelle un peu Sonia Delaunay et d'autres artistes modernes, un héritage qu'Okuda ne récuse pas, tout au contraire : « Je me suis toujours inspiré de grands maîtres de la peinture, que je voulais transposer sur des murs. Par contre, je ne m'inspire pas trop de mes collègues - je respecte leur travail, et il y en a que j'aime vraiment. Pourtant, pour moi, mon art se développe selon mes goûts personnels et selon ma créativité qui vit au mieux pendant que je travaille. »

Artiste protéiforme qui doit toujours s'adapter à de nouvelles surfaces, Okuda est donc aussi

quelqu'un de têtue en ce qui concerne la conception de son art. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une vision très généreuse de sa créativité. À la question de savoir si ça ne lui fait pas un peu mal au cœur de devoir laisser derrière lui chaque fois une pièce après l'avoir terminée, et de passer dans la ville suivante, il répond : « Non, pas du tout. Au contraire, j'aime l'idée d'avoir laissé une partie de mon cœur, de ma créativité dans une ville où jamais je n'avais mis les pieds. L'idée que mon œuvre, donc moi, est parsemée sur la planète entière me plaît vraiment. »

La seule chose qui le tараude un tant soit peu, c'est la pérennité de ses peintures murales. « Parfois, mais seulement très rarement, je vais voir un de mes vieux travaux quand je suis dans le coin. C'est toujours avec un peu d'anxiété que je m'y confronte, mais j'aime bien quand ils sont encore dans un bon état. »

À la ville d'Esch-sur-Alzette donc de conserver ces toiles de maître pas comme les autres, pour que la ville tatouée brille encore longtemps de leurs couleurs.

Kufa's Urban Art Festival : le 1er juillet sur la place du Brill (place de la Résistance). Plus d'informations : www.kulturfabrik.lu